

Être Sourd aux États-Unis

specimen

**Carol Padden
et Tom Humphries**

Être Sourd aux États-Unis

Les voix d'une culture

Traduit de l'anglais par **Soline Vennetier**

Avec une préface du collectif
de recherche sur les Deaf Studies

Cas de figure

 éditions
EHESS

Illustration de couverture :

Quite Early One Morning, création du
National Theatre of the Deaf (1978-1979).
Mise en scène de Dylan Thomas, avec Phyllis
Frelich, Rita Corey et Carol-Lee Aquiline.

Photographie de Robert Steinberg.

www.editions.ehess.fr

© 1988, by Harvard University Press
All rights reserved

© 2020, Éditions de l'École
des hautes études en sciences sociales
ISBN 978-2-7132-2811-7

ISSN 1764-3961

Édition : Anne Lecomte

Conception graphique : Ann-Koulmig Renault

Ce volume a bénéficié d'une aide à la publi-
cation du programme Handicap & Sociétés
de l'EHESS.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les
copies ou reproductions destinées à une utilisation
collective. Toute représentation ou reproduction
intégrale ou partielle faite par quelque procédé que
ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses
ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon
sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du
Code de la propriété intellectuelle.

Maquette intérieure, Michel Robmer

Préface

TROIS DÉCENNIES après sa parution aux États-Unis, *Deaf in America. Voices from a Culture* est enfin traduit et publié en français. La présente édition s'inscrit dans une longue histoire de circulations et de traductions entre la France et les États-Unis remontant au début du XIX^e siècle¹. Ces circulations ont constitué un élément clef dans l'émergence et le développement de recherches françaises sur les sourds et les langues des signes à partir du second XX^e siècle². Tout comme les travaux menés simultanément aux États-Unis, ces recherches ont accompagné les mobilisations des communautés sourdes désireuses de peser sur leur histoire et sur leur place sociale et politique.

-
1. Ces circulations ont joué un rôle crucial dans l'histoire des sourds dès le début du XIX^e siècle, lorsqu'un professeur sourd français, Laurent Clerc, contribua à la fondation du premier établissement d'enseignement pour enfants sourds aux États-Unis ; cette histoire mêlée explique la parenté entre les langues des signes française (LSF) et américaine (ASL).
 2. Le colloque franco-américain tenu à Paris du 16 au 18 octobre 1991 marque un temps fort de ces échanges.

Échanges franco-américains et *Deaf Studies*

En février 1978, alors que démarrait le « Réveil Sourd » français, Carol Padden et Tom Humphries étaient sur les routes de leur « tour de France » sur l'invitation de Bernard Mottez, sociologue au CNRS et à l'EHESS, et de Harry Markowicz, sociolinguiste à l'université Gallaudet de Washington. Quelques années auparavant, les sourds français, qui assistaient au congrès mondial organisé à Paris en 1971 à l'initiative de la Fédération mondiale des sourds, découvrirent que les participants américains étaient accompagnés de professionnels qui n'existaient pas encore en France : des interprètes en langue des signes. Sous l'impulsion de Mottez et Markowicz, deux groupes de stagiaires français se succédèrent durant les étés 1978 et 1979 à l'université Gallaudet³, stagiaires qui devinrent par la suite des acteurs importants du « Réveil Sourd⁴ ». Tout au long de ces décennies, les échanges entre la France et les États-Unis se multiplièrent à différentes échelles et en divers lieux (universités, associations, collectifs, etc.), avec une ampleur et une diversité impossibles à restituer pleinement ici⁵.

Ce temps long des échanges entre la France et les États-Unis est également celui des réflexions autour de la surdité,

-
3. Deux autres stages suivirent, en 1981 et 1982, organisés par l'équipe de *Coup d'œil*, bulletin d'information édité par Bernard Mottez et Harry Markowicz avec l'assistance technique du Centre d'étude des mouvements sociaux. Parmi les nombreux textes qui rendent compte de cette expérience, il faut lire le rapport *Été 78. Stage à Gallaudet* (1979), ou encore le récit de l'une des participantes (Cuif, 1979).
 4. Par exemple, à travers la promotion de l'enseignement bilingue français-langue des signes française (André Minguy, Michel Lamothe ou Christian Deck au sein de l'association Deux langues pour une éducation), le développement et le rayonnement du théâtre bilingue ou en langue des signes, la médiation scientifique et culturelle au sein d'institutions publiques (Guy Bouchauveau ouvrit notamment la voie à la Cité des sciences de Paris), pour ne mentionner que quelques domaines et personnalités. À propos des stages effectués à Gallaudet et leurs conséquences, voir Frémeaux, 2015.
 5. Voir également Kerbourc'h, 2012 ; Minguy, 2009 et Mottez, 2006.

des sourds et des langues des signes. En effet, les *Deaf Studies* ne peuvent se targuer d'avoir été les premières à s'intéresser à la surdité sur un plan philosophique ou anthropologique. Si la formalisation de ces *Deaf Studies* est relativement récente dans les pays anglo-saxons, et davantage encore en Europe, des travaux contemporains ont montré que la surdité a donné matière à la philosophie des siècles durant⁶ et que les questionnements soulevés ont été amorcés dès le début du XIX^e siècle, notamment par Auguste Bébian⁷.

Le caractère innovant des *Deaf Studies* ne réside donc pas dans leurs objets ni dans leur démarche, mais dans l'institutionnalisation de ces derniers au sein de l'Université. Puisant leur cadre théorique dans la mouvance des « *Studies* » (*Black Studies*, *Women's Studies*, *Cultural Studies*⁸), elles balisent un champ à l'intérieur des sciences humaines et sociales, avec ses dispositifs discursifs et institutionnels propres (revues, centres d'études, formations, publications, recherches, diplômes), qui fait de la surdité, des sourds et de leurs langues des objets d'études spécifiques. La surdité n'y est pas envisagée comme une anomalie ou une déficience physiologique, mais plutôt comme l'élément constitutif d'une identité ou à partir duquel peut se construire une culture. Et surtout, les *Deaf Studies* placent les points de vue des sourds et de leurs communautés au cœur de leurs travaux.

Un changement de paradigme

À cet égard, l'un des apports incontournables de l'ouvrage de Carol Padden et Tom Humphries provient de l'inscription explicite de leurs recherches dans le cadre de l'« étude

6. Virole, 1989 ; Grisvard-Giard, 1995 ; Dalle-Nazébi, 2006 ; Benvenuto, 2009.

7. Bertin, 2019.

8. Notons que la première occurrence publique du terme *Deaf Studies*, attribuée en 1971 à Frederick C. Schreiber, directeur de l'Association nationale des sourds américains, révèle une filiation explicite : « Si l'on peut avoir des *Black Studies*, des *Jewish Studies*, pourquoi pas des *Deaf Studies*? » (Krentz, 2009, p. 113.)

des cultures humaines». Le recours au concept de culture sourde a pour effet de changer la perception *sur* les sourds en prenant en compte leurs points de vue.

En 1988, Carol Padden et Tom Humphries explorent ces points de vue en s'intéressant à l'«influence [que les recherches à propos des langues signées ont] sur la façon dont les personnes Sourdes considèrent et parlent de leur langue⁹»; de manière similaire, ils cherchent en 2005 à déterminer ce que la mise en avant de la culture sourde a fait à cette dernière et à la perception des sourds dans la société. Or le changement auquel ils souhaitaient contribuer semble avoir eu lieu puisqu'ils constatent que «la culture sourde n'est plus l'expression étrange, bizarre qu'elle était autrefois¹⁰».

En France, les écrits de Bernard Mottez témoignent d'une dimension réflexive semblable. Dès 1979, celui-ci discute le «contenu des concepts “la culture des sourds” et “la langue des signes”», au moment même où ceux-ci s'élaborent et se diffusent dans l'espace de la recherche française autant que dans les milieux militants. Selon lui, les termes «culture des sourds, communauté des sourds» connaissent un certain succès : ils «sont souvent reçus, en un mot ils circulent moins, semble-t-il, comme de simples termes pour désigner des réalités de fait, auxquelles il faut bien donner un nom, que comme des affirmations de principe, des choix philosophiques, des options idéologiques¹¹». Si l'un des principaux hommages scientifiques à Bernard Mottez a pris la forme d'un colloque intitulé «Les Sourds dans la cité¹²», c'est parce qu'à bien des égards, ce titre reflétait les recherches de ce sociologue

9. *Id.*, p. v.

10. Padden et Humphries, 2005, p. 5. Pour une étude plus approfondie du concept de culture auquel Padden et Humphries ont recours (1988; 2005), voir Schmitt, 2013.

11. Mottez, 2006, p. 143.

12. Ce colloque s'est tenu les 15 et 16 novembre 2006 à l'EHESS, à l'occasion de la sortie du livre *Les Sourds existent-ils ?* (d'après des textes de Bernard Mottez réunis et présentés par Andrea Benvenuto). Une journée d'étude organisée par le Centre d'étude des mouvements sociaux avait également rendu hommage à Bernard Mottez le 10 octobre 1997. Un livre est tiré de ces échanges (Gruson et Dulong, 1999).

scrutant au sein de l'*agora* les relations inextricables entre les mouvements sociaux et l'émergence de nouveaux discours. Ailleurs, il s'interroge : « La culture, du seul fait d'être dite, change-t-elle alors de nature¹³ ? » Une telle interrogation souligne les enjeux de la contribution de Carol Padden et Tom Humphries autant que la pertinence de sa traduction. Car au-delà des échanges entre la France et les États-Unis, entre les allers-retours et les effets de miroir, c'est bien le recours scientifique et réflexif à l'idée d'une culture sourde, entrepris parallèlement par Mottez, Padden et Humphries, qui constitue un tournant à la fois théorique, social et politique.

Ces relations entre mouvements sociaux et discours scientifiques font précisément écho à la dimension sociale et politique des *Disability Studies*¹⁴ qui placent la « question du sujet¹⁵ » au centre de leur réflexion. Pour autant, les *Deaf Studies* et les *Disability Studies* se sont constituées, historiquement, dans une relative étanchéité, même si des intersections existent entre ces deux champs et que les frontières sont redessinées à mesure que de nouvelles approches sont proposées. Ainsi, les *Disability Studies* se sont, elles aussi, construites en opposition à un modèle individualiste et médical du handicap, et semblent actuellement prendre un virage culturel avec une attention plus forte portée aux dimensions anthropologiques, symboliques et culturelles du handicap¹⁶.

Vers une institutionnalisation

L'École des hautes études en sciences sociales a joué un rôle pionnier dans le développement des recherches en sciences sociales sur les sourds et les langues des signes. Une filiation fondamentale s'établit à partir de Bernard Mottez et de ses premiers séminaires : « Sociolinguistique de la langue des signes et de la communauté des sourds » (1977-1979, avec

13. Mottez, 2006, p. 193.

14. Ravaud, 2001.

15. *Id.*, 1999.

16. Burch et Kafer, 2010.

Harry Markowicz); « Ethnographie de la communication. La communication entre sourds, la communication entre sourds et entendants » (1982); « Ce qui grince et grimace entre sourds et entendants » (1991). Sa contribution à la construction d'une approche sociologique et sociolinguistique des sourds et de la langue des signes au sein de l'EHESS n'est cependant pas restée isolée. Il faut signaler, outre les travaux de Yau Shun-Chiu, linguiste au Centre de recherches linguistiques sur l'Asie orientale¹⁷, les travaux de l'ethnologue Yves Delaporte, directeur de recherche au CNRS, attaché au Laboratoire d'anthropologie urbaine qui, depuis 1994, se consacre aux sourds et à la langue des signes¹⁸.

Parallèlement, la recherche en linguistique sur les langues des signes se développe au sein d'autres institutions, et particulièrement à l'université Paris 8 sous l'impulsion du linguiste Christian Cuxac où elle est florissante¹⁹. En 2006, ce dernier ouvre à l'EHESS, aux côtés d'Alexis Karacostas, le séminaire « Surdité et langue des signes : analyseurs politiques et sociolinguistiques ». Ininterrompu depuis, il sera suivi d'autres séminaires organisés par le programme Handicap & Sociétés de l'EHESS créé la même année²⁰. Il est actuellement complété par deux autres espaces de formation et de recherche, fréquentés par des étudiants, des professionnels, des chercheurs, des militants ou tout simplement par des curieux²¹ : les séminaires « Langue des signes et pratiques artistiques »,

-
17. Shun-Chiu, 1978. Voir aussi son séminaire « Analyse linguistique des langages gestuels » (1982) et ses travaux sur la création de langues gestuelles chez les sourds isolés.
 18. Yves Delaporte a dirigé la thèse d'Hélène Hugounenq (2009). Il faut aussi signaler d'autres thèses préparées dans des centres de recherche de l'EHESS et qui constituent des références incontournables : Presneau, 1980; Buton, 1999; Kerbourc'h, 2006; Cantin, 2014; Schetrit, 2016.
 19. Cuxac, 1996.
 20. Voir en ligne : phs.ehess.fr.
 21. Ainsi que de nombreuses manifestations scientifiques organisées en parallèle ou à partir des thématiques des séminaires, en particulier les journées d'étude *Deaf Studies & Deaf History* : quelles épistémologies ? en 2012 ; les journées d'étude sur la langue des signes et les processus de création en 2016 et 2017 ; les conférences du chercheur anglais Paddy Ladd en 2017 (deafstudies.hypotheses.org/135) ; le colloque *Sourds et*

en collaboration avec le Centre de traduction, d'interprétation et de médiation linguistique (Cetim) de l'université Jean Jaurès à Toulouse, et «Les *Deaf Studies* en question». C'est là que s'est constitué un collectif de recherche sur les *Deaf Studies* qui propose de formaliser la mise en commun des recherches et réflexions, au-delà des démarcations institutionnelles, disciplinaires et nationales. Et c'est également en relation avec ces espaces et ces réseaux que le projet de traduction de *Deaf in America* est né et a pris corps.

Le séminaire «Les *Deaf Studies* en question» en particulier porte sur les recherches passées et contemporaines tout en constituant un lieu d'échanges entre l'Amérique du Sud, l'Amérique du Nord et l'Europe. Il s'agit d'ouvrir le champ d'études à des questionnements et à des terrains de recherche nouveaux, en suivant les transformations qui se sont produites ces vingt dernières années. Les *Deaf Studies* d'aujourd'hui portent un regard critique sur le modèle normatif dominant à partir duquel ces recherches se sont développées (le locuteur sourd et blanc de l'*American Sign Language*) et ont mis en valeur des appartenances ethniques, linguistiques et identitaires multiples (femmes sourdes, sourds noirs, sourds issus de l'immigration, sourds juifs, locuteurs des langues des signes régionales, par exemple). Les membres du collectif, ainsi que les participants au séminaire, partagent la démarche d'étudier les communautés sourdes et les langues des signes, non pas comme des objets «en soi», mais telles qu'elles apparaissent dans l'interaction entre les locuteurs et les langues au sein de contextes sociolinguistiques, politiques, culturels et historiques particuliers.

De la sorte, la surdité, les sourds et les langues des signes permettent de penser et d'agir sur ce qui *fait* différence dans les modes de vie, les usages de l'espace, du corps, des normes, des langues, et non sur *la* différence comprise comme catégorie ontologique propre²². Un horizon commun réside en outre dans le déplacement critique des modèles interprétatifs

santé: la médiation dans tous ses états, co-organisé avec l'unité de soins des sourds en langue des signes de la Pitié-Salpêtrière en 2015.

22. Benvenuto, 2012.

des conditions de vie des sourds, comprises à partir des théories de l'oppression, vers celles qui s'attachent aux conditions de l'émancipation. Enfin, les préoccupations intellectuelles des membres du collectif de recherche se situent au plus près des acteurs et des champs d'action où ils évoluent. La confrontation entre les hypothèses de recherche, les données empiriques mobilisées et l'expérience des professionnels et des acteurs concernés ne peut faire l'économie des conséquences pratiques de l'activité intellectuelle, de la traduction de cette dernière dans la communauté politique.

Questions de traduction

Dans le contexte de sociétés diglossiques, où la reconnaissance des langues des signes s'est faite au prix de longs efforts et demeure précaire face aux langues vocales socialement dominantes, les questions de traduction ont toujours joué un rôle majeur. Si la place de la traduction est reconnue par les universitaires se réclamant des *Deaf Studies*²³ (qui constituent *de facto* un champ d'études plurilingue), elle n'a jusqu'ici pas été explorée en tant qu'objet propre. Quelques pistes se dessinent pourtant pour en souligner l'importance.

« Traduire c'est la démarche même de l'asile et signifie réciprocité ; c'est dans le meilleur des cas un désir de se relier, de se mêler, de se connaître et de se rapprocher. C'est la construction du commun comme projet²⁴. » De cette construction du commun, il est possible de retrouver les traces passées dans toute leur diversité : ouvrages, conférences, colloques, publications, témoignages, lettres... Ces traductions permettent certes des circulations transnationales et interlinguistiques (ainsi, les revues *Coup d'œil*, *Études & recherches* ou encore *Surdités*, pour ne mentionner que trois exemples, regorgent de traductions de documents étrangers sur l'actualité de la recherche et des mobilisations). Mais elles sont également, par leur existence même, le témoignage

23. Kusters, De Meulder et O'Brien, 2017.

24. Iveković, 2009.

d'un changement politique dans la manière de considérer les langues des signes et leurs locuteurs, et ce à deux titres.

En premier lieu, c'est parce que les études sur les sourds et les langues des signes ont trouvé un ancrage dans les sciences humaines et sociales que l'on peut aujourd'hui construire du commun avec la traduction de cet ouvrage. C'est parce que les études sur les sourds et les langues des signes sont parvenues à un degré de maturité et d'institutionnalisation suffisant que les chercheurs peuvent proposer un retour réflexif sur le chemin parcouru et sur les contours actuels de leur domaine d'études. Auparavant, l'urgence de prouver que la surdité n'était pas une donnée naturelle du corps physique pouvant être appréhendée au-delà de toute construction sociale, que les langues des signes étaient de véritables langues, que les communautés sourdes étaient des objets d'étude légitimes et leurs membres des sujets politiques à part entière reléguait les traductions et la réflexion sur la valeur politique des traductions universitaires au second plan. Les priorités scientifiques et politiques étaient ailleurs.

Enfin, plus fondamentalement, sans la reconnaissance du fait que les langues des signes sont de véritables langues, aucune traduction n'aurait pu être pensée. Non pas que la traduction soit un acte qui s'épuise entre deux langues, mais parce qu'elle présuppose le besoin, le désir de relier au moins deux intelligences. L'intelligence des sourds étant sapée par un regard posé sur la déficience, les productions culturelles des sourds ou sur les sourds ne pouvaient constituer « matière » à traduction. Ce qui réunit finalement les différentes communautés humaines, ce n'est peut-être pas tant les langues qu'elles parlent que l'effort de leur traduction, c'est à dire l'effort et leur désir de constituer une communauté d'intelligences. Le temps est venu pour ces intelligences de tracer un horizon commun.

Andrea Benvenuto, Fabrice Bertin, Julie Chateauvert,
Pierre Schmitt et Soline Vennetier
du collectif de recherche sur les *Deaf Studies*